

The image shows a section of the Berlin Wall, which has been painted with various colors (blue, red, yellow, green) and covered in graffiti. The graffiti includes names like 'MILRAM', 'NECK', 'MARIAM', 'MARIAM', 'SURE STICKS', 'ALPA 7', 'DEUK', and 'MARA'. There are also some drawings and symbols. The wall is viewed from a low angle, looking up and along its length.

**Laurence
Duchaine-Guillon**

La vie juive à Berlin après 1945

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



Le 6 mai 1945, un rabbin polonais arrivé avec l'Armée rouge prie avec les Juifs de Berlin ; deux ans plus tard, on célèbre le premier mariage entre deux rescapés de Ravensbrück : dès la fin de la guerre, la vie reprend ses droits au sein de la communauté juive de l'ancienne capitale du III^e Reich... Où les survivants de l'Holocauste ont-ils trouvé la force de se remettre à vivre dans le pays même qui a mis en œuvre la Shoah ?

Ce livre relate ce combat douloureux et fier. À la croisée de l'histoire allemande des cinquante dernières années, il raconte comment la communauté juive de Berlin est parvenue à se reconstruire malgré le Rideau de fer, la vague d'antisémitisme de 1953 en RDA et, plus tard, la construction du Mur. Sans gommer la différence de régime entre les deux Allemagne, Laurence Duchaine-Guillon rappelle que les Juifs de Berlin, trop longtemps séparés par le Mur, partageaient les mêmes valeurs et le même désir de renaissance. Dépassant les récupérations idéologiques, mais aussi les clichés d'un judaïsme « triste et délabré » à l'Est opposé à celui, « pimpant et astiqué », de l'Ouest, elle retrace l'étonnante vitalité de la communauté juive d'Allemagne qui finit, elle aussi, par se réunifier.

Laurence Duchaine-Guillon est actuellement maître de conférences en civilisation allemande à l'université de Paris-Ouest Nanterre La Défense. Ses travaux portent sur les rapports des Juifs dans les deux Allemagnes

La vie juive à Berlin après 1945

Laurence Duchaine-Guillon

**La vie juive à Berlin
après 1945
Entre Est et Ouest**

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Extrait de la publication

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2011
ISBN : 978-2-271-07375-4
ISSN : 1422-8809

Extrait de la publication

Das besonders Unheimliche ist die Gewöhnung an das Widernatürliche
« Le plus inquiétant est que l'on puisse s'habituer
à ce qui est contre nature. »

A. Kantorowicz, *Deutsches Tagebuch*
(I, 1978, p. 446)

Préface

Enfin un nouvel ouvrage sur Berlin dans notre langue ! En effet si on regarde attentivement une liste des travaux français sur l'Allemagne, on sera frappé par le fait qu'avant la Seconde Guerre mondiale, la littérature scientifique ou romanesque sur Berlin et la Prusse était abondamment fournie en France. C'est qu'il y a bien une mémoire française de Berlin qui vient de l'accueil des huguenots par l'Édit de Potsdam consécutif à la catastrophe que fut la Révocation de l'Édit de Nantes. Après avoir accueilli les Juifs (1671) expulsés de Vienne et les Protestants (1685, mais l'église française date de 1672) renvoyés de France, la Prusse va profiter largement de ces deux vecteurs de modernité économique, culturelle et sociale que furent ces deux communautés d'exilés ; ils deviendront rapidement "les meilleurs des Prussiens", de "vrais Berlinois".

De Madame de Staël à Raymond Aron on ne compte plus les penseurs et écrivains français qui firent le trajet pour quelques jours ou quelques années. Après la guerre de 1870 paradoxalement, il fallait apprendre de l'ennemi, le voyage savant à Berlin est un passage obligé de la *sanior pars* des brillants étudiants français, toutes disciplines comprises, mais aussi des attachés militaires ou autres dirigeants d'industrie¹ sans compter les éditeurs ou les musiciens et les juristes. Ernest Lavisse lui-même, mais aussi Albert Waddington et Georges Pariset rédigèrent des monuments qu'on doit toujours lire. Entre les

1. Hélène Barbier Say, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy 1994.

deux guerres, la Maison académique française² de Berlin reçoit une partie de l'élite universitaire, Maurice de Gandillac, Jean Paul Sartre, Raymond Aron à partir du mois d'Octobre 1930. Et brutalement après 1945 plus rien, ou presque³ ! Les "grandes" thèses porteront sur Mayence, Augsbourg, Cologne et d'autres cités non moins importantes au milieu desquelles l'absence de Berlin est criante. Comme si seule une Allemagne rhénane, catholique et occidentale importait et que "la Prusse et la Saxe" ainsi que le Général De Gaulle appelait la RDA, étaient rejetées vers l'Orient ! L'accessibilité difficile des archives n'explique pas tout car la charmante bourgade de Merseburg était très accueillante et la gentillesse des archivistes légendaire ! Seul le regretté Pierre Paul Sagave et son successeur Frédéric Hartweg avec le Centre d'Étude sur Berlin et l'Allemagne du Nord (Paris X Nanterre) animèrent les travaux qui reprirent du lustre grâce aux différents jubilé : la Prusse (1981), l'Édit de Potsdam (1985), la mort de Frédéric II (1986), la fondation de Berlin (1987) et la Révolution française (1989). La chute du mur et la réunification allemande aussi prévisible qu'inattendue ont remis Berlin au centre des préoccupations tant politiques qu'historiographiques. On dispose désormais d'excellentes monographies sur la Prusse⁴ et Berlin⁵ ainsi que d'un regain des traductions sur ce sujet. Cet ouvrage remarquable issu d'une thèse soutenue brillamment en 2009 et élégamment reconverti en livre comble une lacune.

Le choix de l'étude de la communauté juive est particulièrement judicieux puisqu'il s'inscrit à la fois dans un travail de présentation d'un moment historique donné, la reconstruction de la ville, la nais-

2. Dominique Bosquelle, « La maison académique française de Berlin », in Hans-Manfred Bock et Gilbert Krebs (éds) *Echanges culturels et diplomatiques. Présences françaises à Berlin au temps de la République de Weimar*, Publications de l'Institut d'Allemand d'Asnières, Paris 2004, pp. 143-156.

3. L'ouvrage d'Henri Brunschwig, *La crise de l'état prussien à la fin du XVIII^e siècle et la genèse de la mentalité romantique*, Paris PUF 1947, réédité sans les notes mais avec un chapitre sur les juifs extraits d'une thèse complémentaire, Paris, Flammarion 1973 a été préparé avant la guerre et porte sur une question précise.

4. Michel Kérautret, *Histoire de la Prusse*, Paris, Seuil 2005, Jean-Paul Bled, *Histoire de la Prusse*, Paris, Fayard, 2007 et tout récemment Gérard Laudin (éd.), *Berlin 1700-1929. Sociabilités et espace urbain*, Paris, L'Harmattan, 2009.

5. Cyril Buffet, *Berlin*, Paris, Fayard, 1993.

sance et l'affirmation de sa division ainsi qu'une inscription plus large dans une mémoire à la fois éclatante et tragique. C'est une communauté décimée qui sort hagarde des derniers combats de Berlin. Depuis 1933 elle fut l'objet de discriminations de plus en plus humiliantes, destinées d'abord à l'expulser après trois siècles de "bons et loyaux services" puis à l'anéantir avec le judaïsme européen. D'une population de 170 000 en 1933, seuls 6 500, dont une grande partie est constituée de couples mixtes ont réussi à survivre, la plupart du temps "en sous-marin". Avec un instinct de survie propre au peuple juif, depuis trois mille ans, la communauté fait le compte de ses pertes immenses, panse ses plaies, et recommence à vivre au rythme de ses fêtes. On célèbre *Pessah*, la Pâque juive puis viennent les premiers mariages et les nouvelles naissances! D'abord centre de personnes déplacées, les tristement célèbres "*Dipies*" retrouvent leur statut d'hommes, de femmes et d'enfants. Puis selon les zones d'occupations s'improvise la survie. Personne ne pouvait penser à une nouvelle vie juive dans cette ville comme en Allemagne d'ailleurs. Commencent alors les polémiques, qui sont désormais presque éteintes sur la place des Juifs dans ce pays, le refus d'émigrer en Israël et phénomène bien plus récent, le "retour"⁶ ou même l'installation d'une communauté extrêmement vivante à Berlin⁷.

L'Auteur est aussi à l'aise avec les données biographiques qu'avec l'histoire des idées et des comportements et connaît une grande partie des sources disponibles. L'entreprise était périlleuse puisque déjà la définition du Juif faisait problème, étant donné le nombre de couples mixtes, de convertis, d'agnostiques ou d'orthodoxes, etc. ! Elle fait une juste distinction entre la nostalgie, l'invention d'une légende et le travail quotidien, avec un groupe exsangue. Le 6 mai 1945 un rabbin polonais arrivé avec l'armée rouge prie avec les Juifs de Berlin, 158 *Kantsstrasse*. Le 7 septembre on y rejoue *Nathan le Sage* au Deutsches Theater ! Le premier mariage est célébré dès le 29 juillet 1945 entre deux anciens de Ravensbruck. La communauté restera unifiée jusqu'en 1953 (alors que la RFA et la RDA naissent en 1949) puis sera séparée jusqu'en 1991. L'une aura une

6. Olivier Guez, *L'impossible retour. Une histoire des Juifs en Allemagne depuis 1945*, Paris, Flammarion, 2007.

7. Fania Oz Salzberger, *Israelis in Berlin*, Frankfurt, Suhrkamp, 2001 (hébr. Jérusalem, Keter, 2001).

existence formelle pour ne pas dire fantomatique mais l'autre déborda d'activité et de lieux de rencontre d'où renaissait une véritable culture dont fut témoin l'auteur de ses lignes. Cette reconstruction est très bien étudiée dans ce livre attentif autant aux aspects institutionnels qu'aux figures courageuses qui revinrent dans cette ville jadis maudite. Aujourd'hui elle est redevenue la plus vibrante d'Allemagne et même d'Europe et les Juifs y rejouent un rôle notoire.

Ce livre, à la croisée de l'histoire allemande et de celle des Juifs à Berlin, est une contribution de poids à la "berlinologie" et à l'étude du destin de l'Europe⁸.

Dominique Bourrel
Directeur de recherche au CNRS

8. Rappelons l'existence depuis 1865 du *Verein für die Geschichte Berlins*, avec ses publications, sa bibliothèque, ses archives et son site www.DieGeschichteBerlins.de

Les Juifs de Berlin entre Guerre froide et mémoire de la Shoah

Placer cet ouvrage sous le signe d'Alfred Kantorowicz, éditeur berlinois de la revue *Ost und West* entre 1947 et 1949¹, c'est se situer d'emblée au cœur de deux problématiques centrales de l'après-guerre. D'abord, celle de l'identité juive après 1945 : en effet, Kantorowicz est juif, mais pas au sens où l'entend le législateur. Jamais il n'a été membre de la communauté juive et ses liens avec la religion sont on ne peut plus distants. Toutefois, il a perdu son père à Theresienstadt, a vécu l'expérience de l'exil que tant de personnes désignées comme juives par le régime national-socialiste partagent avec lui, et reste attaché à une tradition culturelle juive-allemande qui a prospéré tout particulièrement à Berlin avant 1933. Ensuite, Kantorowicz est sans doute une des figures les plus emblématiques du conflit Est-Ouest, prouvant l'échec d'une synthèse « occidentale-orientale » sous les auspices d'une division allemande « contre nature »².

Ces deux problématiques sont indéniablement entrées en concurrence à Berlin, à la fois symbole par excellence de la Guerre froide et « figure tragique, porteuse d'holocauste »³. Le 9 novembre 1989 a incontestablement relégué au second plan dans les mémoires allemandes le 9 novembre 1938, considéré parfois comme le point de départ de l'extermination des Juifs d'Europe. De fait, les commémorations du 70^e anniversaire de la « Nuit de Cristal » ont certes donné lieu à d'importantes manifestations en 2008, mais sans comparaison avec la célébration des vingt ans de la chute du Mur. Symboliquement, c'est tout le passé récent de l'Allemagne, l'histoire de sa division et de sa

1. « Est et Ouest » avec une insistance particulière sur le « et », conformément au souhait de l'auteur.

2. Après être revenu d'exil aux Etats-Unis à Berlin en 1946, d'abord dans le secteur américain, puis en secteur soviétique, il s'établit en RFA en 1957.

3. A.-M. Le Gloanec, *Un mur à Berlin*, Bruxelles, Complexe, 1985, p. 19.

double existence, qui a en quelque sorte occulté le sort des Juifs après 1945 : les traces de la Shoah ont été littéralement enfouies sous les pierres du Mur⁴. Faire le lien entre ces deux problématiques a été l'ambition de notre recherche sur les Juifs à Berlin entre 1945 et 1990, ces « oubliés » de la Guerre froide, dont on a longtemps négligé l'étude au profit de sujets plus brûlants. Elle se veut être aussi bien une contribution à l'histoire de la ville qu'à l'histoire sociale de la minorité juive, tout en incluant une réflexion sur l'histoire des deux États allemands et de leurs relations.

Mais d'abord, comment mener à bien cette « impossible tâche » : définir « les Juifs »⁵ ? Il y a de quoi se décourager en effet, à entendre par exemple cette anecdote célèbre, selon laquelle si l'on demande à deux Juifs de se définir, ils donneront trois définitions différentes. Le peuple juif, plus que tout autre, est difficile à définir car il s'agit d'un « peuple sans qualité »⁶ : prisonnier d'un décalage perpétuel entre synchronie et diachronie, il possède « une identité à recréer sans cesse », « une identité de rupture, une identité qui s'impose d'évidence comme privée d'évidence »⁷.

Alors, s'il peut y avoir des « Juifs non-juifs » (Isaac Deutscher), des « Juifs imaginaires » (Alain Finkielkraut), voire des « non non-Juifs » (Jean Améry), jusqu'où peut-on aller sans que l'objet n'éclate complètement sous l'effet de cette fragmentation existentielle ? On peut tenter de clarifier la situation pour notre propos en distinguant différents niveaux de définition, mais surtout en nous interrogeant concrètement sur les Juifs en Allemagne après 1945 plutôt que sur les Juifs « en général » : comme l'enseigne le Talmud, l'impossibilité de comprendre ne nous dispense pas de réfléchir...

Le problème se pose déjà au niveau le plus banal qui soit, celui de l'orthographe. Dès lors que l'on se pose la question de l'identité juive dans un texte français, une difficulté inexistante en allemand se

4. Pour reprendre l'expression de H. Freedman in : J. Deloffre, H.J. Meyer (Eds.), *Berlin capitale. Un choc d'identités et de cultures*, Paris, Autrement, 1992, p. 53 : « Les images des synagogues en flammes sont remplacées par des images de foules en liesse qui s'étreignent... L'histoire de l'Holocauste a été enfouie sous les pierres d'un Mur qui se désagrège. »

5. N. Zajde, *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent !*, Grenoble, La pensée sauvage, 1993, p. 47.

6. *Ibid.*

7. *Idem*, p. 51.

présente : faut-il écrire « un Juif » ou « un juif » ? Cette question typographique nous introduit d'emblée au cœur de la question identitaire. Les usages très divergents constatés dans la recherche française tendent à prouver qu'il n'y a pas de réponse évidente à cette question et qu'en définitive, les deux orthographes sont tout aussi légitimes l'une que l'autre. La convention orthographique française veut que les noms de peuples prennent la majuscule et les noms de collectivités, notamment religieuses, la minuscule. Parler des « juifs » reviendrait donc à considérer uniquement les adhérents du judaïsme en tant que religion. Toutefois, on constate qu'en pratique, les choses ne sont pas si simples : ainsi, de nombreux sociologues⁸ ont choisi la minuscule, comme on écrit « chrétien », « musulman » ou « catholique », même si leurs études ne se limitent pas exclusivement aux Juifs de confession.

Néanmoins, pour bien marquer la différence entre une définition purement religieuse et une définition plus sociologique des « Juifs », nous préférons la majuscule⁹. Ce choix devrait montrer d'une part que l'identité juive a quelque chose de particulier, d'un autre ordre par rapport aux identités chrétienne ou musulmane¹⁰, et d'autre part que nous voulons sciemment, même si cela présente des difficultés de méthode, tenir compte aussi des Juifs qui ne sont pas membres des communautés¹¹.

Cette vision comporte peut-être le danger de présenter la composante juive de l'identité comme une dénomination primordiale, alors que bien souvent, elle n'est qu'un élément du « patchwork » identitaire constitué par la nationalité, les origines et bien d'autres critères. C'est pourquoi, lorsque ce sera possible, nous préférons utiliser l'adjectif plutôt que le nom commun, car il a le mérite de présenter la judéité

8. Comme E. Durkheim ou plus récemment, D. Schnapper.

9. À l'instar d'A. Kaspi, E. Benbassa ou encore S. Veil.

10. Par exemple, l'idée selon laquelle on ne peut jamais, quoi qu'on fasse, cesser d'être juif. D'après la *Halakha*, la jurisprudence juive, même lorsqu'on n'est plus un « juif », c'est-à-dire qu'on n'adhère plus au judaïsme, on ne cesse pas d'être un « Juif », c'est-à-dire un membre du peuple d'Israël. C'est donc la notion de peuple qui est discriminante ici.

11. Par souci d'uniformité, nous renonçons à distinguer les « juifs » quand il s'agit des membres de la communauté juive puisque ceux-ci font partie intégrante des « Juifs ». En revanche, dans les citations, nous respecterons bien sûr l'orthographe choisie par les auteurs.

comme étant juste une qualité parmi d'autres possibles¹². Il ne s'agit là nullement d'un euphémisme « politiquement correct », mais d'un choix résolu, fondé sur une véritable réflexion sur le statut du substantif et de l'adjectif.

Contrairement à d'autres chercheurs, il nous a paru réducteur de nous contenter de la définition religieuse, pourtant seul critère incontestable d'appartenance. La solution la plus simple et la plus claire consisterait en effet à considérer comme Juifs tous les membres de la communauté juive. Les critères d'admission pour la période et le lieu qui nous intéressent restent fidèles à la *Halakha*¹³, selon laquelle est juive toute personne née de mère juive ou convertie dans les conditions très strictes qui y sont prescrites¹⁴. Cette définition pourrait être retenue pour plusieurs raisons : d'abord, elle présente l'avantage d'avoir des contours précis, définis par l'autorité de la communauté juive, mais elle permet surtout de ne pas catégoriser comme juives des personnes qui se sentent peu ou pas attachées à cette composante identitaire et de ne tenir compte que de celles qui l'assument pleinement. À ce titre, il s'agit de la seule définition de l'identité juive qui soit totalement irréprochable.

Cependant, elle ne nous semble pas entièrement satisfaisante pour des raisons que nous développerons tout au long de cet ouvrage, le principal argument étant que l'on risque ainsi de méconnaître un certain nombre de personnes qui se perçoivent comme juives, mais n'ont pas la possibilité ou le désir d'entrer dans la Communauté en tant qu'institution. Quelle définition adopter alors ? Il apparaît très vite qu'« au-delà de la définition religieuse, on tombe dans un fatras de considérations, de cas individuels, d'exceptions qui découragent toute démarche rigoureuse¹⁵ ».

12. Cela rejoint les considérations d'E. Morin (qui, lui, utilise la minuscule) dans : « Juif : adjectif ou substantif », in : *Le Monde*, 11.10.1989, p. 1. « Le nom juif a cessé pour lui d'être un substantif, c'est un adjectif qui le rattache à un passé de traditions perdues et de persécutions pouvant sans cesse renaître. Mais son identité est hybride, incertaine. »

13. Jurisprudence juive regroupant les lois, sentences et prescriptions religieuses.

14. R. Draï qualifie la conversion de véritable « parcours du combattant », in : *Identité juive, identité humaine*, Armand Colin, 1995, p. 40. Les principes du judaïsme réformé, selon lequel la conversion pouvait avoir lieu même en l'absence de formalités rituelles, ou encore un enfant né de père juif pouvait être admis dans la communauté, n'ont jamais été appliqués en Allemagne entre 1945 et 1990.

15. A. Kaspi, *Les Juifs américains*, Paris, Plon, 2008, p. 59.

Quoi qu'il en soit, nombre de spécialistes du judaïsme ont mis en avant la nécessité de ne pas se contenter de la définition religieuse. En effet, les Juifs « n'ont jamais été qu'une communauté religieuse¹⁶ », surtout depuis la *Haskala*, les Lumières juives : autre chose, ce « petit quelque chose juif¹⁷ », si difficile à définir, les a unis au fil des siècles sur le plan national, social, politique et culturel. Après 1945, celui-ci prend une dimension radicalement nouvelle : « Les juifs allemands de l'après-guerre n'étaient pas religieux – ils ne l'avaient jamais été – mais ils avaient acquis une nouvelle conscience de groupe, une identité commune dont le souvenir de la Shoah et le soutien à Israël étaient les assises¹⁸. »

La Shoah et Israël apparaissent effectivement comme les fondements de l'identité juive après 1945, qui viennent se superposer à la simple définition religieuse. On rejoint alors la triade peuple (dont les liens ont été resserrés par la Shoah) – nation (l'État d'Israël) – religion (encore très prégnante pour certains), qui a déterminé l'identité juive depuis l'Antiquité. Mais se pose alors toujours le problème de ceux qui ne veulent pas se définir en fonction de cette triade : ceux-ci n'ont aucun concept à leur disposition¹⁹.

Ainsi, le critère de l'autoperception nous paraît également nécessaire pour désigner quelqu'un comme « juif », même s'il n'est nullement suffisant : en effet, l'immédiat après-guerre abonde d'exemples d'imposteurs qui ont tenté de se faire passer pour juifs afin d'obtenir des avantages matériels. En outre, cela ne signifie pas pour autant que nous excluons de l'étude toute personne qui ne se perçoit pas comme juive. On perdrait beaucoup en effet à bannir un auteur comme Jurek Becker d'une réflexion sur l'identité juive après 1945 sous prétexte que lui-même ne se considérait pas ouvertement comme juif.

De fait, nous avons opté pour une définition « minimale » des Juifs, pouvant englober le plus grand nombre d'entre eux, et qui n'est

16. W. Herzberg, *Überleben heißt Erinnern. Lebensgeschichten deutscher Juden*, Berlin, Weimar, 1990, p. 431.

17. Pour reprendre le titre d'une exposition au Musée Juif de Munich en 2008.

18. O. Guez, *L'impossible retour. Une histoire des juifs en Allemagne depuis 1945*, Paris, Flammarion, 2007, p. 118. On ne peut nier qu'il existait des Juifs religieux en Allemagne de tout temps et même après 1945, mais l'auteur souligne par cette formulation extrême que dès le XIX^e, voire le XVIII^e siècle, la définition purement religieuse des Juifs était devenue obsolète.

19. E. Morin, *art. cit.*, p. 2.

pas sans danger. Cela n'empêche pas cependant de se demander dans quelle mesure leur origine juive a joué un rôle dans leur biographie, voire pour certains, dans leur œuvre. Le danger principal tient à ce que cette définition minimale peut être au bout du compte aisément amalgamée à la définition national-socialiste. Dès lors que l'on raisonne en termes d'ascendance, on court le risque de se voir prêter les plus viles intentions. En français, un tabou pèse sur le terme « ethnique » car il rappelle les critères raciaux établis par le III^e Reich, ce qui explique qu'on lui préfère des expressions comme « personnes d'origine juive » ou encore « Juifs de généalogie » (A. Wiewiorka), alors qu'aux États-Unis, un « Juif ethnique » (*Ethnic Jew*) désigne une personne d'ascendance juive établie, mais ne se rattachant au judaïsme ni par la culture, ni par la religion. Toutefois, l'ascendance ne constitue toujours pas un critère suffisant, comme le prouvent les rares cas de conversion au judaïsme.

L'ultime caractéristique commune aux Juifs resterait alors « la conscience d'appartenir à une lignée minoritaire, rejetée, humiliée, persécutée »²⁰. Il semble qu'on puisse retenir la stigmatisation comme critère essentiel de définition. L'identité juive post-Shoah est nécessairement en lien avec les persécutions nazies et à ce titre condamnée à être une identité « négative »²¹.

Nous avons choisi de faire figurer dans le titre de cet ouvrage le terme de « vie juive » et non d'identité. Car ce sujet traite avant tout d'un retour à la vie qui n'allait pas de soi dans la situation d'après 1945 et il n'est pas anodin de le rappeler : « C'est à coup sûr un grand mystère. Celui de la vie même, peut-être, qui refléurit sur le sol le plus calciné. Que les Juifs aient choisi de vivre, dans les tranes souvent, dans la complexité toujours, là même où *cela* eut lieu, nous paraît le plus beau témoignage de l'espérance têtue de l'homme²². »

Le thème de la vie est central pour les Juifs après 1945, comme le montre le titre de la revue française *La Vie juive* publiée entre 1946 et 1964, mettant l'accent sur la renaissance après des années marquées

20. E. Morin, *art. cit.*, p. 1.

21. Voir par exemple D. Diner, « Negative Symbiose – Deutsche und Juden nach Auschwitz », in : M. Brumlik *et al.* (Ed.), *Jüdisches Leben in Deutschland seit 1945*, Frankfurt/Main, Jüdischer Verlag Athenäum, 1986, pp. 243-253.

22. G. Perrault dans sa préface à l'édition française de l'ouvrage de P. Sichrovsky : *Naître coupable, naître victime*, Paris, Seuil, Points Actuels, 1991, p. 12.

par la mort et la souffrance. De fait, le concept même de « vie » méritera quelques interrogations : « *Sein* » ou « *Dasein* », simple survie ou « végétation », participation active à la reconstruction de la société, production intellectuelle ou artistique, les différentes formes d'existence juive en Allemagne retiendront notre attention tout au long des pages qui vont suivre. En outre, le concept de vie juive offre une perspective concrète et dynamique qui nous permettra d'aborder des aspects très pratiques du quotidien des Juifs à Berlin entre 1945 et 1990. Cette approche nous autorisera également à considérer ces derniers comme un sujet historique à part entière, capable d'agir, et non comme un objet passif qui se contenterait de réagir²³.

Un dernier problème se présente dès lors qu'on utilise le terme de « communauté », qui constitue « presque toujours un raccourci commode plutôt que la désignation précise d'une réalité sociale²⁴ ». Or peut-on vraiment renoncer à l'employer ? Sur ce point, le français doit se passer d'une précieuse distinction opérée par l'allemand entre *die Gemeinde* et *die Gemeinschaft* : la première désigne la Communauté dans son cadre juridique, avec ses statuts, ses membres et ses institutions, tandis que la seconde s'entend au sens de collectif partageant un certain nombre de valeurs, d'activités et d'intérêts communs, comme on peut parler de « la communauté scientifique », ou encore de minorité, comme dans les expressions « la communauté noire » ou « la communauté gay ». Ainsi, des personnes qui ne sont pas affiliées à la Communauté Juive de Berlin au sens de *Gemeinde* peuvent se considérer comme appartenant à la communauté juive au sens de *Gemeinschaft*, qui est alors à concevoir comme une « communauté imaginaire » au sens de B. Anderson, c'est-à-dire qui n'a pas de réalité matérielle ni juridique, mais qui n'existe que dans les consciences des générations de Juifs qui pensent y appartenir²⁵.

En ce sens, la Communauté Juive de Berlin en tant qu'institution peut être considérée comme un noyau, un point de référence autour

23. J. Ehrenfreund souligne à ce titre l'importance d'une approche socioculturelle dans la lignée de R. Chartier afin de sortir les Juifs de la passivité qui leur est attribuée dans de nombreuses études historiques. In : *Mémoire juive et nationalité allemande. Les juifs berlinois à la Belle Epoque*, Paris, P.U.F., 2000, p. 57.

24. Voir B. Wasserstein, *Les Juifs d'Europe depuis 1945. Une diaspora en voie de disparition*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 15.

25. B. Anderson, *Die Erfindung der Nation. Zur Karriere eines folgenreichen Konzepts*, Francfort/Main, New York, Campus, 2005 (Première édition en anglais, 1983).

duquel gravitent des électrons – plus ou moins – libres. Son rayonnement va ainsi bien au-delà du cercle restreint de ses membres. L'étude, voire la classification des individus situés à la marge nous paraît essentielle. Enfin, il s'agit de garder à l'esprit qu'une communauté juive n'est pas un groupe distinct, homogène et hermétiquement coupé du monde, mais que ses relations avec la société et la culture qui l'entourent, ou plutôt dont elle fait partie, importent tout autant.

S'agissait-il alors de bâtir la nouvelle vie juive, sinon à l'identique, du moins en suivant les modèles hérités du passé ou au contraire de la créer *ex nihilo* sous des auspices radicalement différents ? En d'autres termes, on sera confronté à la difficile question de l'appréhension de la césure de 1945 comme rupture ou continuité. Quoi qu'il en soit, cette construction ou reconstruction de la vie juive aurait dû s'accomplir par l'agrégation des forces restantes du judaïsme. Or il n'en fut rien : la division allemande n'a pas épargné la Communauté Juive, séparée en deux entités distinctes à partir de 1953.

Bien plus que de simples points cardinaux, l'Est et l'Ouest représentent de véritables paradigmes dans le monde d'après 1945, opposant deux idéologies et deux systèmes de société concurrents. Mais dans le domaine de l'histoire juive, ils évoquent aussi une réalité bien plus ancienne : l'opposition entre « Juifs de l'Est » et « Juifs de l'Ouest », c'est-à-dire celle entre deux mondes radicalement différents, qui communiquaient peu et apparaissaient étrangers l'un à l'autre, mais entre lesquels s'effectuaient d'importantes migrations. Ainsi « lorsque l'on regarde l'histoire du peuple juif, on a presque l'impression qu'il en va de sa nature et de son essence profonde de balancer continûment d'Est en Ouest et d'Ouest en Est²⁶. »

De fait, le journal de la renaissance culturelle juive publié à Berlin entre 1901 et 1923 porte précisément le titre *Ost und West*. Dans l'Europe du XIX^e siècle, l'industrialisation et le rêve d'ascension sociale ont poussé les Juifs « d'Est en Ouest » et ce « à l'intérieur même de Berlin »²⁷. En effet, l'Est de Berlin était plutôt le domaine

26. Formule de S. Bernfeld dans l'article « Ost und West in der jüdischen Wanderung » publié dans la revue *Ost und West*, n° 4, Avril 1907, p. 217. Cité par D. Bechtel, *La renaissance culturelle juive. Europe centrale et orientale 1897-1903 : langue, littérature et construction nationale*, Paris, Belin, 2002, p. 9.

27. S. Gronemann in : A. Ehmman *et al.* (Eds.), *Juden in Berlin 1671-1945. Ein Lesebuch*, Berlin (Ouest), Nicolai, 1988, p. 165.

Table des matières

Préface de Dominique Bourrel	9
Introduction : Les Juifs de Berlin entre Guerre froide et mémoire de la Shoah	13
CHAPITRE PREMIER : Renaissance et division (1945-1953)	41
Renaissance d'une communauté décimée	42
« Au commencement était Auschwitz »	42
<i>Des survivants miraculés</i>	45
<i>Des tragédies variées</i>	48
<i>Les étapes d'une renaissance</i>	53
<i>L'épisode des « DP's »</i>	58
Une communauté en grande détresse	64
<i>Le rôle essentiel des organisations d'aide</i>	64
<i>Un manque chronique de moyens</i>	68
<i>L'exaltation de la solidarité</i>	70
<i>La place du spirituel et du culturel</i>	74
Entre liquidation et (re)construction	77
<i>La tentation de la « liquidation »</i>	77
<i>Le choix de la construction</i>	81
<i>Reconstruction ou création « ex nihilo » ?</i>	84
Neutralité et unité impossibles	88
<i>Le mythe de l'égalité entre les nationalités</i>	88
<i>L'illusion de l'égalité religieuse</i>	91
<i>Une neutralité politique irréaliste</i>	92
<i>Une réelle lutte commune contre l'antisémitisme</i>	97
L'inexorable division	99
<i>Le choix entre l'Est et l'Ouest</i>	100
<i>Premiers signes d'éloignement</i>	104
« L'année noire » 1953	108

CHAPITRE 2 : Démographie d'une population décimée	115
Des tendances démographiques opposées	118
<i>Un déséquilibre patent dès 1953</i>	119
<i>Stabilisation et déclin : facteurs explicatifs</i>	122
<i>Une population très hétérogène</i>	129
<i>Un bilan sans appel en 1990</i>	133
Deux communautés marquées par l'âge	136
<i>Le vieillissement et ses conséquences</i>	136
<i>L'obsession de la survie</i>	139
<i>Une jeunesse qui fait défaut</i>	142
<i>Le conflit de générations</i>	145
Rapports hommes-femmes au sein des Communautés	149
<i>Évolutions démographiques contrastées</i>	150
<i>Le problème des mariages mixtes</i>	151
<i>Rôle des femmes dans la communauté juive</i>	156
Une situation sociale toujours préoccupante	158
<i>Persistance du rôle social des Communautés</i>	158
<i>Peu d'actifs, concentrés dans des secteurs bien précis</i>	161
<i>Traumatismes et séquelles</i>	163
CHAPITRE 3 : Institutions communautaires dans un Berlin divisé	167
Deux institutions face à face	168
<i>Deux communautés « unitaires »</i>	168
<i>Élections et démocratie</i>	171
<i>Des moyens très inégaux</i>	173
<i>Relations avec les institutions juives centrales</i>	176
Lieux juifs dans les deux Berlin	179
<i>Les cimetières</i>	180
<i>Les lieux de culte</i>	184
<i>Les lieux d'enseignement et d'étude</i>	190
<i>Les lieux de sociabilité</i>	196
<i>Un cas particulier : l'Hôpital juif</i>	200
Relations religieuses entre les deux Communautés	202
<i>De l'indifférence...</i>	202
<i>... au mépris</i>	204
<i>Une réunification souhaitée, mais sans compromis</i>	208
<i>Les « passeurs »</i>	210
<i>Le tournant des dernières années</i>	214

Diversité des orientations religieuses	216
<i>Le poids de la sécularisation</i>	217
<i>Les Juifs de Berlin : orthodoxes, conservateurs ou libéraux ?</i> ..	223
<i>Un manque d'identification à l'orthodoxie</i>	228
<i>L'épisode Adass Jisroel, curieuse « intrigue de cour avec Honecker dans le rôle principal »</i>	231
La rupture entre les Communautés et leur base	236
« Crépuscule des rabbins » et âge d'or des « fonctionnaires juifs »	236
<i>Déceptions de part et d'autre du « rideau de fer » : autoritarisme et archaïsmes</i>	242
<i>Une atmosphère familiale ?</i>	248
<i>La recherche d'alternatives à la Communauté</i>	250
CHAPITRE 4 : Les Juifs de Berlin face aux idéologies et aux pratiques politiques	257
Le statut des Juifs en RFA et en RDA	258
<i>La « double mémoire » allemande</i>	258
<i>L'étonnante similarité des Constitutions</i>	264
« Judentum im Sozialismus » ?	266
<i>Les Juifs face à « l'État-Globke »</i>	273
<i>L'ambiguïté des réparations et compensations</i>	278
Entre loyauté et instrumentalisation	282
<i>Profession de foi antifasciste et adhésion distancée à la démocratie occidentale</i>	282
<i>Des Juifs patriotes ?</i>	287
<i>Traditions d'« amitié » entre les Communautés Juives et les auto-rités</i>	291
<i>Des Juifs courtisés et instrumentalisés pour les besoins de la Guerre froide</i>	297
<i>L'« épidémie commémorative » de 1988</i>	303
Entre intégration...	309
<i>Gardiens du souvenir, avertisseurs et experts en « relations publiques »</i>	310
<i>Reprise du dialogue judéo-allemand</i>	314
<i>Présence des Juifs dans la sphère politique</i>	318
<i>Présence des Juifs dans la sphère médiatique</i>	322
... et marginalisation	325
<i>Persistance de l'antisémitisme</i>	326
<i>Un phénomène nouveau : le philosémitisme</i>	329

<i>Un sentiment d'étrangeté partagé</i>	332
<i>Dissidence à l'Est comme à l'Ouest</i>	335
CHAPITRE 5 : Une nouvelle culture juive ?	339
Le grand vide culturel juif dans les deux Berlin	342
<i>Une « culture née des ruines »</i>	342
<i>Des traces effacées</i>	348
<i>La « muséalisation » d'une culture</i>	352
<i>Une « culture juive sans Juifs » ?</i>	357
Des programmes culturels à la fois similaires et différents	359
<i>La revivification du Panthéon judéo-allemand</i>	360
<i>Des références culturelles conditionnées par le politique</i>	364
<i>Une pauvreté culturelle difficilement masquée</i>	366
<i>Contacts avec la culture juive israélienne</i>	369
Figures d'artistes et d'intellectuels juifs dans les deux Berlin ..	372
<i>« Inventaire »</i>	373
<i>Les « Cassandre »</i>	375
<i>Les « exilés »</i>	379
<i>Les « engagés »</i>	382
<i>Les « dissidents »</i>	387
Traces de l'héritage judéo-allemand entre Est et Ouest	391
<i>Une réincarnation de la culture « juive-allemande » à l'Est ? ..</i>	392
<i>Désarrois des derniers « Juifs de culture » à l'Est</i>	398
<i>Réévaluation de la « culture juive » de Berlin-Ouest</i>	402
<i>Une culture judéo-allemande transcendant le clivage Est-Ouest ?</i>	409
<i>Les jalons d'une culture judéo-allemande « réunifiée »</i>	413
Conclusion	419
Annexes	433
Chronologie Est-Ouest des événements marquants pour les Juifs à Berlin	434
Lieux juifs dans le Berlin divisé	441
Chronologie des événements à caractère antisémite à Berlin (1945-1990)	443
Liste des rabbins ayant officié à Berlin après 1945	445
Bibliographie sélective	447
Remerciements	457

De l'Allemagne

COLLECTION DIRIGÉE PAR MICHEL ESPAGNE ET MICHAEL WERNER

Déjà parus :

René-Marc PILLE, *Adelbert von Chamisso vu de France : 1805-1840. Genèse et réception d'une image*, 1993.

Michel TREBITSCH, Reinhart MEYER-KALKUS, Hans Manfred BOCK (dir.), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, 1993.

Michel ESPAGNE, Michael WERNER (dir.), *Les études germaniques en France*, 1994.

Helga JEANBLANC, *Des Allemands dans l'industrie du livre*, 1994.

Christine LEBEAU, *Aristocrates et grands commis à la cour de Vienne (1748-1791)*, 1996.

André MAGNAN, Anne SOPRANI, *Une femme des Lumières. Ecrits et lettres de la comtesse de Bentinck (1715-1800)*, 1997.

Michael JEISMANN, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, 1997.

Alois SCHUMACHER, *La social-démocratie allemande et la IIIe République. Le regard de la revue Die Neue Zeit, 1883-1914*, 1998.

Michel ESPAGNE et Isabelle KALINOWSKI (dir.), *La poésie de Heinrich Heine*, 2000.

Geneviève ROCHE, *Les traductions-relais en Allemagne au XVIII^e siècle*, 2001.

Elisabeth DÉCULTOT (dir.), *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, 2004.

Céline TRAUTMANN-WALLER, *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, 2004.

Florence BAILLET, *L'utopie en jeu. Critiques de l'utopie dans le théâtre allemand contemporain*, 2004.

Clémence COUTURIER-HEINRICH, *Aux origines de la poésie allemande. Les théories du rythme des lumières au Romantisme*, 2004.

Marie-Ange MAILLET, *Heinrich Heine et Munich*, 2004.

Céline TRAUTMANN-WALLER, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Littérature et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, 2006.

Olivier Agard, Kracauer. *Le chiffonnier mélancolique*, 2010.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr